

N'est-ce pas trop atténuer la force de cette racine que de traduire *hina awğadahum wa wahaba lahum ħubbahu* ... (p. 31) par : « quand il leur accorde la réalisation intérieure et les gratifie de son amour » (p. 161), puisque le premier verbe doit signifier à peu près : « quand Il les fit Le retrouver en eux-mêmes » ? Plus loin, *wa aššadahum al-wuğūd fī wuğūdihim* est rendu par : « et Il les rend témoins de la réalisation intérieure dans leur conscience d'eux-mêmes » (p. 167) ; ne pourrait-on pas risquer la traduction : « et Il les rend témoins de la prise de possession de l'Être par Lui-même dans leur prise de possession de leur propre être » ? A dire vrai, il s'agit ici d'un choix. En revanche, la traduction du passage suivant nous semble erronée, car elle élimine l'opposition *ḥaqq-ḥaqīqa* : *wa l-fanā' al-tālīt fanā'uka 'an ru'yati l-ḥaqīqa min mawāğīdika bi-ğalabati šāhidi l-ḥaqq 'alayka* (p. 55) : « Le troisième degré est celui de ton extinction aux expériences (*mawāğīd*) réalisées à l'intérieur de ta conscience. Elle se produit sous l'effet des emprises victorieuses de la présence de l'Être divin » (p. 154). Il faut traduire : « ... est ton extinction à la vision de la Réalité (*ḥaqīqa*) dans tes expériences de l'être sous l'empire du témoignage que rend contre toi la Vérité instituée par Dieu (*ḥaqq*) ».

Ces quelques remarques auront montré, nous l'espérons, la place importante de ces textes dans le développement non seulement du *taṣawwuf*, mais de la pensée islamique en général. Seul un spécialiste comme R. Deladrière, familier de longue date avec cette littérature, pouvait comprendre et rendre en français la langue de Ğunayd, langue dépouillée, mais pleine d'embûches, où la haute technicité du lexique s'allie à la valeur originelle et forte conservée par les mots. Ce n'est pas non plus un des moindres mérites de cette traduction que de venir opportunément nous rappeler que l'étude de la doctrine de Ğunayd reste à faire.

Denis GRIL
(Université de Provence)

IBN 'ARABĪ, *Journey to the Lord of Power*, trad. R. Terri Harris. New York, Inner Traditions International, 1981. 14 × 21 cm., 118 p.

—, *L'alchimie du bonheur parfait*, trad. S. Ruspoli. Paris, Berg International, 1981. 15,5 × 24 cm., 156 p.

—, *L'arbre du Monde*, trad. M. Gloton. Paris, Les Deux Océans, 1982. 15,5 × 21 cm., 230 p.

Nous avons signalé ici-même (*Bulletin critique*, n° 1, pp. 334-35) la multiplication, ces dernières années, des travaux consacrés à Ibn 'Arabī. A ceux recensés aujourd'hui dans ces pages, d'autres se sont d'ailleurs ajoutés récemment : mentionnons en particulier la parution en volume du *Livre de l'Arbre et des quatre oiseaux* dans la traduction que Denis Gril avait publiée en 1981 dans les *Annales Islamologiques* (n° 17), accompagnée alors de l'édition critique du texte arabe (cf. notre compte rendu in *Studia Islamica*, LIX, 1984) et l'intéressante étude sur l'exégèse coranique chez le Ṣayḥ al-Akbar publiée à Beyrouth (Dār al-Tanwīr, 1983) par le Dr. Naṣr Ḥāmid Abū Zayd sous le titre *Falsafat al-tā'wīl, dirāsa fī tā'wīl al-Qur'ān 'inda Muḥyi l-dīn b. 'Arabī*.

Des trois ouvrages auxquels le présent compte rendu est consacré, aucun, à vrai dire, n'était totalement inédit dans une langue européenne.

En ce qui concerne *Journey to the Lord of Power*, il s'agit en effet, bien que le titre anglais, inspiré d'une des premières phrases du texte, ne le suggère pas, de la *Risālat al-Anwār*, composée par Ibn 'Arabī à Konya en 602 h., donc au début de son séjour en Orient, et dont le propos annoncé par l'auteur est de décrire les « lumières » dont est gratifié celui qui pratique la *ḥalwa*. En fait, et bien que le thème de la *ḥalwa* soit traité au commencement de ce traité, il s'agit plus précisément, comme le montre bien le commentaire de Ğīlī (*al-Isfār 'an risālat al-anwār*, Damas, 1929) d'une description des étapes de l'ascension spirituelle du 'ārif bi-Llāh. Une traduction partielle de cette *risāla* avait été donnée en espagnol par Asin Palacios (*El Islam cristianizado*, Madrid, 1931, pp. 433-449). Elle laissait beaucoup à désirer et ne comportait aucune note ou commentaire propre à éclairer ce texte parfois sibyllin. Mme Terri Harris, en donnant dans les notes de son livre des extraits du *ṣarḥ* de Ğīlī, rend donc un appréciable service. Sa traduction souffre malheureusement d'une insuffisante familiarité avec l'œuvre d'Ibn 'Arabī (elle ne semble d'ailleurs pas s'être avisée que le texte de Ğīlī est, pour l'essentiel, un *patchwork* de citations du Ṣayḥ al-Akbar, généralement extraites des *Futūḥāt*). Certains termes techniques n'ont manifestement pas été identifiés comme tels, ainsi qu'en témoigne la minceur du glossaire final. Des notions fondamentales évoquées dans le texte ne sont pas explicitées de façon satisfaisante et avec les indispensables références aux ouvrages d'Ibn 'Arabī où elles sont développées : celle de *wirāṭa* (p. 48), par exemple, clef de la doctrine akbarienne de la sainteté; mais surtout, compte tenu du sujet de ce petit traité, celle de *ḥalwa* (il aurait fallu se référer notamment aux chapitres 78 et 79 des *Futūḥāt* et à la *R. al-Ḥalwa al-muṭlaqa* qui n'est pas, contrairement à ce que laisse supposer l'introduction, identique à la *R. al-anwār*) et celle de *mi'rāğ*, sur laquelle nous reviendrons à propos de l'ouvrage suivant. Il est regrettable, d'autre part, que Mme Terri Harris ait basé son travail sur les éditions de Damas (1929) et de Ḥaydarābād (1948), toutes deux très fautives, et sur un ms. incomplet du 17^e siècle, alors qu'on dispose de mss. beaucoup plus sûrs (en particulier Beyazīt 1686, daté de 667 h., qui a été lu devant Ṣadr Qūnawī et qui présente l'avantage d'une excellente lisibilité).

Le texte qu'a traduit M. Ruspoli n'est pas, lui, un ouvrage autonome, mais constitue le chapitre 167 des *Futūḥāt*. Le P. Anawati en avait donné (*MIDEO* vol. VI, 1959-1961, pp. 353-386) une traduction incomplète et dépourvue d'annotations. M. Ruspoli, qui la juge sévèrement, a voulu proposer une version française plus adéquate. Le résultat est-il à la hauteur de cette ambition? Il nous faut, à regret, formuler de sérieuses réserves, dont les premières portent sur l'exactitude de la traduction. Comment ne pas éprouver quelque inquiétude en découvrant par exemple, à la dernière page, que des formules très classiques où l'accompli a valeur d'optatif sont rendues par des phrases au passé composé (« Dieu nous a octroyé la Science » là où il faudrait : « que Dieu nous octroie la Science! » etc...); en lisant un surprenant « Paix à sa gloire! » par lequel le traducteur, à la toute dernière ligne, a voulu, supposons-nous, interpréter tant bien que mal les mots *āmīn bi-'izzatihi* . . . sans remarquer que *āmīn* conclut fort logiquement la série de vœux qui précède, alors que *bi-'izzatihi* ouvre la phrase suivante (dans laquelle Ibn 'Arabī annonce que s'achève un *ğuz* de son ouvrage); en voyant (p. 60) *aşlan* traduit par « en principe » là où il renforce simplement une phrase négative; en constatant que le traducteur,

à qui le couple Zayd/ʿAmr est apparemment inconnu, parle de Zayd et ʿUmar (ibid.), ou qu'il déclare « intraduisible » (p. 122, note 1) la très limpide formule *al-mumkin lam yaḥruḡ min imkānihi* ... et la traduit en désespoir de cause par « la possibilité de chacun a sa limite » ?

Les erreurs de l'introduction ne sont guère rassurantes non plus. Contrairement à ce qu'indique M. Ruspoli (p. 13), Ibn ʿArabī, arrivé en Orient en 598 h., n'est jamais retourné au Maghreb. Il n'a jamais non plus épousé Niẓām, l'inspiratrice du *Tarḡumān al-ašwāq*; et l'affirmation que le père de Niẓām était šīʿite demanderait à être démontrée. L'« édition » de Beyrouth des *Futūḥāt* a été publiée il y a moins de vingt ans. Il ne faut donc pas la dater de 1329 h. mais préciser qu'elle est une reproduction photomécanique de celle publiée au 'Caire en 1329. Quant à cette dernière, elle a été établie à partir de la *seconde* rédaction de l'auteur et non de la première.

L'annotation du texte, enfin, aurait, comme dans le cas de l'ouvrage précédent, réclamé une connaissance approfondie et une utilisation méthodique des divers écrits où Ibn ʿArabī traite le thème du *miʾrāḡ*. Des références nombreuses s'imposaient en particulier au chapitre 367 des *Futūḥāt* lequel, à la différence du chapitre 167 qui présente un récit allégorique, décrit à la première personne l'ascension spirituelle d'Ibn ʿArabī, et fournit ainsi des données complémentaires importantes (au point qu'idéalement il aurait été souhaitable de le traduire *in extenso* dans le même volume). Mais d'autres sources auraient dû être utilisées : entre autres le *Kitāb al-Isrāʾ*, écrit à Fès en 594, de caractère également très autobiographique, et la *R. al-Anwār*, de forme plus didactique. Formons le vœu (il s'agit clairement d'un optatif!) que M. Ruspoli reprenne, émonde et complète cette publication prématurée.

Il y a un quart de siècle, Arthur Jeffery avait publié (*Studia Islamica*, X et XI, 1959) une traduction anglaise assez discutable du *Šaḡarat al-kawn*. Il reconnaissait lui-même dans son avant-propos « n'avoir aucune compétence dans l'étude de la philosophie ésotérique d'Ibn ʿArabī » et, de fait, ses commentaires n'aidaient guère à pénétrer les arcanes de ce court traité. A la différence des ouvrages dont nous venons de parler, celui de M. Gloton ne s'expose pas au reproche d'être trop brièvement annoté : le texte français du *Šaḡarat al-kawn* qu'il publie sous le titre *L'Arbre du Monde* ne représente que cinquante-huit pages d'un volume qui en compte quatre fois plus.

Le thème central de cet écrit — où réapparaît, dans la dernière partie, le motif de l'Ascension céleste — est la *ḥaqīqa muḥammadiyya*, ici assimilée à l'Arbre cosmique dont elle est à la fois la graine et le fruit, le principe et la cause finale. On retrouve donc dans ce texte, dont la date de composition est inconnue, un symbolisme auquel Ibn ʿArabī a eu assez souvent recours : il joue notamment un rôle important dans la *risāla* traduite par D. Gril, qui est une œuvre de jeunesse, et revient aussi, par exemple, (s.v. *šāḡara*) dans la très concise définition du *K. al-Iṣṭilāḥāt*, où l'arbre est identifié à l'*insān kāmīl*.

M. Gloton donne fort utilement la traduction de quelques textes caractéristiques du Šayḥ al-Akbar relatifs à l'arbre (ou à certains arbres : le palmier, l'arbre Ṭūbā ...) ainsi que celle de versets coraniques ou de ḥadīth-s qui en constituent les références scripturaires. D'une manière générale, il a le souci de mettre en relation les notions ou termes techniques utilisés dans ce traité avec les données correspondantes que l'on découvre dans d'autres livres de l'auteur et de faire apparaître ainsi la cohérence doctrinale de l'ensemble.

Ce copieux travail appelle cependant des réserves qui portent sur des points de méthode. En ce qui concerne, tout d'abord, la restitution en français du texte arabe, M. Gloton, désireux de ne rien perdre des sens possibles d'un mot ou d'une racine, a une prédilection que nous ne partageons pas pour la traduction « enrichie » : dans la doxologie initiale, *qadam* est rendu par « Pied Primordial », *'ayn* par « Œil essentiel » ; un peu plus loin (p. 50) *habba* est la « semence amoureuse ». Dans un passage qui fait allusion (p. 98) à l'*istiwā' 'alā l-'arš, istiwā'* est traduit — de manière fort disgracieuse — par « Assise homogène ». Tout cela reste véniel. Mais que penser de la traduction de *naẓartu* (...) *ilā l-maknūn wa tadwīnihi* par « Je me pris à considérer (...) la réalité précieusement cachée et ses effets dans les degrés cosmiques » (p. 50) ? Nous n'avons plus affaire ici à une traduction même libre mais à une glose qui ne devrait trouver place qu'en note. Plus sobrement rendu, le *tadwīn al-maknūn* est, dans ce contexte, l'« expression », le « déploiement » de ce qui était caché. Nous pourrions multiplier les remarques de ce genre.

L'introduction pose un problème qui n'est pas sans analogie avec le précédent : elle mêle constamment, de façon indiscernable pour le non-spécialiste, l'analyse du texte et les commentaires du traducteur. La troisième partie, relative au *mi'rāğ*, est typique sous ce rapport : elle donne en effet à penser que l'ascension du Prophète va être traitée par Ibn 'Arabī comme une « remontée de l'Arbre cosmique ». Or, s'il est légitime et même nécessaire de suggérer au lecteur cette assimilation, il n'en demeure pas moins qu'Ibn 'Arabī s'en tient, lui, dans le passage considéré, aux éléments symboliques traditionnels du *mi'rāğ* (les sept cieus, le Trône etc...) et ne fait pas usage de ceux dont l'image de l'Arbre réclamerait la présence.

Il faut regretter d'autre part que la notion de *ḥaqīqa muḥammadiyya*, qui est le sujet même du *Šağarat al-kawn*, soit exposée sans que M. Gloton prenne en compte l'histoire de son élaboration doctrinale au cours des âges (ce qui mettrait en évidence l'apport propre d'Ibn 'Arabī) ou fasse allusion aux débats qu'elle a suscités. L'affirmation (p. 13) selon laquelle « la Réalité muhammadienne ... a fait l'objet de nombreux travaux dès l'origine du taḥawwuf » est assez surprenante et mériterait d'être accompagnée d'indications précises. Des traces multiples, sinon des « travaux », permettent assurément de repérer le cheminement, sous différentes formes, de l'idée de *ḥaqīqa muḥammadiyya*. Mais M. Gloton se borne à citer en note quelques ḥadīṭ-s (sans en donner les références exactes et sans évoquer les polémiques sur l'authenticité de certains d'entre eux ou sur leur interprétation). Un examen, même rapide, de ce problème majeur, sur lequel A. Jeffery donnait au moins un cursif aperçu, serait plus utile que la reproduction (pp. 37-42) des deux cent une désignations du Prophète dans les *Dalā'il al-Ḥayrāt*, qui font intervenir des éléments étrangers au texte d'Ibn 'Arabī et ne contribuent en rien à sa compréhension.

Pour en finir avec les regrets, ajoutons qu'il est sans doute dommage de faire appel dans plusieurs cas à des citations d'auteurs postérieurs (Qāṣānī, Ġurğānī) pour éclairer la signification de termes sur lesquels Ibn 'Arabī a écrit lui-même à diverses reprises — tels, par exemple, le *maqām* du *qāb qawsayn* (cf. *Futūḥāt*, Le Caire, 1329, II, 558-560; III, 543, IV, 39-40, 51-53; *K. al-Isrā'*, Ḥaydarābād, 1948, 50 s.); dommage également de n'avoir pas donné une présentation schématique, sur la base de textes plus explicites que le *Šağarat al-kawn* (voir par exemple l'énumération figurant dans *Futūḥāt* III, 443 et surtout *'Uqlat al-mustawfiz, passim*) de la

cosmologie du *Šayḥ al-Akbar*. Les indications fournies par M. Gloton ne nous semblent pas suffisantes pour aider le lecteur à se faire une idée claire de la complexe hiérarchie des degrés de l'existence universelle chez Ibn 'Arabī. Il faut, à ce propos, corriger (p. 20) un lapsus d'où résulte une confusion entre *al-habā'*, la « Poussière », explicitement identifiée par Ibn 'Arabī à *al-hayūlā*, la *materia prima* (ce que confirme d'ailleurs un texte cité dans la note 40, p. 142) et *al-'amā*, la Nuée primordiale où Allah réside, selon un ḥadīṭ, *avant* la création.

Michel CHODKIEWICZ
(Paris)

Daryush SHAYEGAN, *Les relations de l'hindouisme et du soufisme d'après le Majma' al-Bahrayn de Dārā Shokūh*. Paris, Editions de la Différence, 1979. 16 × 24 cm., 283 p. (« Philosophia Perennis » 3).

Cet ouvrage; thèse de doctorat soutenue en 1968, est triparti.

L'Introduction, d'une quinzaine de pages, commence par une brève notice sur Dārā Šukoh, fils aîné de l'empereur moghol Šāh Ġahān : à l'issue d'une féroce guerre de succession, il fut battu et pris par son frère Awrangzib, qui le fit exécuter sous inculpation d'*ilhād* (hérésie, incroyance) en 1069 H. / 1659. Après quoi, M. Shayegan présente le *Mağma' al-baḥrayn*, dont il utilise les deux éditions persanes de Calcutta 1929 (avec traduction anglaise) et de Téhéran 1335 H.S. / 1957. Il semble en ignorer le texte sanskrit, *Samudrasaṅgama*, Calcutta 1954, sur lequel Jean Filliozat a attiré l'attention dans « Sur les contreparties indiennes du soufisme », *JA*, t. CCLXVIII (1980), 259-273. Ce texte est une version sanskrite, légèrement adaptée, du *Mağma' al-baḥrayn*, et se donne comme l'œuvre même de Dārā, qui pourrait bien, en effet, avoir traduit lui-même son opuscule persan. Il y a lieu de relever dans l'introduction du *Samudrasaṅgama*, donnée en transcription par J. Filliozat, le nom même de *dārā šukoha* (p. 261, trois ll. avant la fin). La graphie sanskrite (où le *o* est toujours long) ne laissant place à aucune ambiguïté, il faut donc bien lire le persan *دارا شکوه* sous la forme Dārā Šukōh, et non Dārā Šikōh comme on le voit souvent (et encore sous la plume de Mme A. Schimmel, *op. laud.*, 97 ss). — M. Shayegan se situe ensuite longuement dans la ligne de Paul Masson-Oursel, *La philosophie comparée*, Paris 1923, 26 s : « Le schème d'intelligibilité propre à la méthode comparative ne consiste ni en identité, ni en distinction. [...] Il aboutirait à une science, ou à une histoire La philosophie comparée ne sera ni l'une ni l'autre, quoique positive » (cité p. 19). Nous ne suivrions certes pas l'A. sur cette voie de « positivité » phénoménologique et, fermement attaché quant à nous à l'*histoire* des religions, c'est sur sa base que nous espérons voir un jour s'en affermir une *science*. Au demeurant, nous apprécions l'excellente mise au point des pp. 22 s sur le *karma* (ou *karman*). Alors que Birūnī, ajouterons-nous, avait justement écrit : « La transmigration des âmes est la pierre de touche de la religion des Hindous » (*Tahqiq*, London 1887, 24), il est admirable qu'elle soit passée sous silence par Dārā. On vérifie bien là sa confiance d'avoir entrepris son œuvre